

UN SAC DE BILLES, Joseph Joffo, 1971.

- À ton tour, Jo.

Je m'approche mon veston à la main. Il est huit heures et c'est encore la nuit complète dehors. Maman est assise sur la chaise derrière la table. Elle a un dé, du fil noir et ses mains tremblent.

Elle sourit avec les lèvres seulement.

Je me retourne. Sous l'abat-jour de la lampe, Maurice est immobile. Du plat de la paume il lisse sur son revers gauche l'étoile jaune cousue à gros points :

JUIF

Maurice me regarde.

- Pleure pas, tu vas l'avoir aussi ta médaille.

Bien sûr que je vais l'avoir, tout le quartier va l'avoir. Ce matin lorsque les gens sortiront ce sera le printemps en plein hiver, une floraison spontanée : chacun son gros coucou étalé à la boutonnière.

Quand on a ça, il n'y a plus grand-chose que l'on peut faire ; on n'entre plus dans les cinémas, ni dans les trains, peut-être qu'on n'aura plus le droit de jouer aux billes non plus, peut-être aussi qu'on n'aura plus le droit d'aller à l'école. Ça serait pas mal comme loi raciale, ça.

Maman tire sur le fil. Un coup de dents au ras du tissu et ça y est, me voilà estampillé ; des deux doigts de la main qui vient de coudre, elle donne une petite tape sur l'étoile comme une couturière de grande maison qui termine un point difficile. Ça a été plus fort qu'elle.

Papa ouvre la porte comme j'enfile ma veste. Il vient de se raser, il y a l'odeur du savon et de l'alcool qui est entrée avec lui. Il regarde les étoiles puis sa femme.

- Eh bien, voilà, dit-il, voilà, voilà...

J'ai ramassé mon cartable, j'embrasse maman. Papa m'arrête.

- Et maintenant tu sais ce qui te reste à faire ?

- Non.

- À être le premier à l'école. Tu sais pourquoi ?

- Oui, répond Maurice, pour faire chier Hitler.

Papa rit.

- Si tu veux, dit-il, c'est un peu ça.

Il faisait froid dehors, nos galoches claquaient sur le pavé. Je ne sais pas pourquoi, je me suis retourné, nos fenêtres donnaient au-dessus du salon et je les ai vus tous les deux qui nous regardaient derrière les vitres, ils s'étaient pas mal ratatinés depuis quelques mois.

Maurice fonçait devant en soufflant fort pour faire de la buée.

Les billes sonnaient toutes ensemble dans ses poches.

- On va la garder longtemps, l'étoile ?

Il s'arrête pour me regarder.

- J'en sais rien, moi. Pourquoi, ça te gêne ?

Je hausse les épaules.

- Pourquoi ça me gênerait ? C'est pas lourd, ça m'empêche pas de cavalier, alors...

Maurice ricane.

- Alors, si ça te gêne pas, pourquoi tu mets ton cache-nez devant ?

Il voit toujours tout, ce mec.

- Je mets pas mon cache-nez devant. C'est le vent qui l'a rabattu dessus.

Maurice rigole.

- T'as raison, mon petit pote, c'est le vent.

À moins de deux cents mètres, c'est la grille de l'école, la cour des marronniers, noirs en cette saison. D'ailleurs les marronniers de l'école de la rue Ferdinand-Flocon m'ont paru toujours noirs, peut-être étaient-ils morts depuis longtemps, à force de pousser dans le bitume, serrés dans des grilles de fer, ce n'est pas une vie d'arbre.

- Hé... Joffo !

C'est Zérati qui m'appelle. C'est mon copain depuis le préparatoire, à trois culottes l'année on en a usé deux bonnes douzaines à nous deux sur ces sacrés bancs.

Il court pour me rattraper, son nez rouge de froid sort du passe-montagne.

Il a des moufles et est engoncé dans la pèlerine grise que je lui ai toujours vue.

- Salut.

- Salut.

Il me regarde, fixe ma poitrine et ses yeux s'arrondissent.

J'avale ma salive.

C'est long, le silence, quand on est petit.

- Bon Dieu, murmure-t-il, t'as vachement du pot, ça fait chouette.

Maurice rit et moi aussi, un sacré soulagement m'a envahi.

Tous les trois nous pénétrons dans la cour. Zérati n'en revient pas.

- Ça alors, dit-il, c'est comme une décoration. Vous avez vraiment du pot.

J'ai envie de lui dire que je n'ai rien fait pour ça mais sa réaction me rassure, au fond c'est vrai, c'est comme une grande médaille, ça ne brille pas mais ça se voit quand même.

Il y a des groupes sous le préau, d'autres courent, louvoient à toute vitesse entre les pylônes qui soutiennent le toit.

- Eh, les mecs, vous avez vu Joffo ?

C'était pas la mauvaise intention, au contraire, il voulait m'exhiber un peu, Zérati, me faire briller aux yeux des copains, comme si du jour au lendemain j'avais accompli un acte héroïque et qu'il ait voulu le faire savoir à tout le monde.

Un cercle s'est formé et j'en ai été le centre. Kraber a souri tout de suite, la lampe éclairait son visage.

- T'es pas le seul, il y en a qu'ont la même en deuxième année.

Dans l'ombre derrière, il y a un remous et deux visages sont apparus, pas souriants ceux-là.

- T'es un youpin, toi ?

Difficile de dire non quand c'est écrit sur le revers de sa veste.

- C'est les youpins qui font qu'il y a la guerre.

Tiens, cela me rappelle quelque chose, il n'y a pas si longtemps... Zérati n'en revient pas. Il ne doit pas dépasser trente-cinq kilos et au concours de biceps c'est toujours le dernier, il a beau contracter ses muscles au maximum, il n'arrive qu'à fournir un imperceptible renflement. Pourtant il se retourne vers le grand.

- T'es tout con, toi, c'est la faute à Jo si il y a la guerre ?

- Parfaitement, faut les virer, les youds.

Murmures.

Mais qu'est-ce qui vient d'arriver ? J'étais un gosse, moi, avec des billes, des taloches, des cavalcades, des jouets, des leçons à apprendre, papa était coiffeur, mes frères aussi, maman faisait la cuisine, le dimanche papa nous amenait à Longchamp voir les canassons et prendre l'air, la semaine en classe et voilà tout, et tout d'un coup on me colle quelques centimètres carrés de tissu et je deviens juif.

Juif. Qu'est-ce que ça veut dire d'abord ? C'est quoi, un Juif ?

Je sens la colère qui vient doublée de la rage de ne pas comprendre.

Consignes :

1. Quels sont les sentiments et les réactions de Jo face à l'étoile ?
2. Décrivez l'attitude de Zérati et des autres enfants.
3. Comment Maurice et Jo luttent-ils contre l'obligation du port de l'étoile ?